L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 12 JUILLET 1888. 61me Année

Dufour & Denoux,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
JEUDI, 12 JUILLET 1888.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les prix suivants.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes Offres et Locations etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne voir la 5e page.

VENTES DE CE JOUR

Par C. E. Gonsoulin, Vente à la Bourse des Encanteurs, actions de la Variété, 1 New Orleans de Ses Cie.

Par P. Ad. Poirier, constable, cour 8e Canale et Charles, le premier mercredi.

Les républicains du Congrès et l'industrie du riz.

Nous avons, comme bien d'autres, du reste—suivi, avec un vif intérêt, les débats, très longs, il faut l'avouer, et encore plus fastidieux, qui se poursuivent, depuis nous ne savons combien de semaines, à la Chambre des Représentants, sur le bill Mills. Nous ne nions pas l'importance tout à fait exceptionnelle de ce bill; de son adoption, tel qu'il est, ou de certaines modifications qu'on peut y apporter, dépend le salut ou la ruine de bien des intérêts sur notre sol; car, fort comme il l'est de ses ressources, de la supériorité de ses populations, de la presque intuitive intelligence de ses princes de finance, de ses hauts barons de l'industrie, le Nord n'en a pas beaucoup à respirer dans toutes ces discussions; il est sûr, d'avance, l'ennemi s'amène sur, s'il a quelques-uns de ces coups qui ne font pas de terrain d'un coup, et pour en gagner deux, de l'autre.

Et ce n'est pas de même du Sud qui, pauvre relativement et privé de la force que donne l'opinion et la grande spéculation, n'a guère d'autres avocats pour soutenir sa cause que la raison et la justice—ce qui n'est pas rien, mais assez même aux yeux du législateur.

Si accidentellement longues et parfois des délibérations actuelles lorsque de plus graves affaires existent, depuis plus de trois mois, il était bon de reclamer sur le pourquoi, le pourquoi dans des choses insignifiantes d'autre part, des stations inutiles, dans des répétitions qui devraient être évitées même à ceux qui se les permettent qui, il est impossible de ne point se poser plus un mais, ce qui avait au fond du cœur de que, de tout ce débat, de ces paroles jetées en l'air pour donner la gaîté, il ne se dégagerait pas de grès ou de fer, la seule pensée de ce temps, en de ces lamentations, ne pouvant pas, précisément naître, ne les seule vous atteint, que dans votre poitrine et votre voix. Les assemblées délibérantes, telles qu'elles, ne comprennent à notre époque, qui cela de respirable, qu'elles en soit arrivées à une adoption qui laisse bien des choses à désirer sur les intérêts de la démocratie et que, le pine-sonne, il faut tout tirer de ce qui, les veulent dire. A cette fin, quelques mêmes, à propos de rapport, ne sont pas

Quoi, il est vrai qu'on n'est et avoir lieu sur le bill Mills, comment serait qu'à devoir à nos yeux les sentiments cachés du parti républicain, et l'idée mauvaise, lorsque, ensuite, vertueuse, lorsque, qu'il ne soit pas obligé, plus économiques, mais qui devront quel que temps assurer.

De tous les produits du sol américain, ceux qui demandent le plus de protection, ceux qui, sans le gain d'un tarif, seraient, inévitablement, ruinés, sous la concurrence extérieure, ce sont le sucre et le riz—le premier, production exclusivement louisianaise, jusqu'au moins; le second, ressource précieuse des Etats de l'Atlantique autant que de ceux du Golfe. Cette situation, nous devrait être d'autant moins admissible, que ce qui le rend possible, c'est uniquement le labeur forcé des travailleurs du sol et l'état d'esclavage où ils demeurent esclavage non-seulement matériel. Aux yeux de gens qui ont fait une révolution sanglante et dépensé un nom de l'émancipation, l'avenir de leurs émanciparés devrait être sacré—on s'attend à les voir se déclarer, à chaque instant, leurs protecteurs, les défendre contre les envahissements du dehors, qui sacrifiés de les ruiner. C'est précisément le contraire qui a lieu. Entendez les leurs paroles sont inclémentes; voyez les agissements actes sont inhumains, impitoyables. Du jour au lendemain, d'une heure à l'autre—le lorsque que dure un vote—ils traitent, ils prêtent, à la misère ou où leurs millions de ces malheureux pour le lorsque affranchissement desquels ils ont fait verser tant de sang. La situation a changé; ils ont changé avec elle; ils se sont fournis du coton et les appellent les intérêts du moment.

Nous voudrions bien nous étendre sur la question supérieure et prouver, avec M. Wilkinson, qu'il n'est pas de l'existence de plus de 300 000 travailleurs—tous, presque sans exception, de couleur—c'est-à-dire, de ceux dont ils se déclarent, jadis, avec tant d'emphase, les amis, les sauveurs. Les tous, qui, si nuits qu'ils paraissent, ont l'esprit moins borné que ne le pensent les républicains du Nord, se sont aperçus, avec le temps (bien long, hélas! qu'ils étaient en chaire ou à la tribune de dernier ordre, à d'indigues, exploiteurs, et ils leur ont tourné le dos.

De la, furent de ces messieurs. Du moment que leurs chers pupilles ne leur servent plus de rien, ils les livrent, brutalement, à leur sort. Qu'importe que les affranchis meurent de faim; ils s'en lavent les mains et voilà protéger ceux qui leur sont devenus plus utiles, qui peuvent leur faire gagner plus d'argent. Mais laissons cette question, elle intéresse que la Louisiane, et l'on pourrait nous reprocher de n'être mus que par des vues égoïstes.

Il n'en est pas de même pour le riz. On en fait, partout, aussi dans les Carolines et en Géorgie presque autant que chez nous. Il y a de ces contrées spéciales à faire sur le produit de la Chine et de quelques îles du Pacifique; il a, principalement, l'avantage d'être un peu moins cher que celui que cultivent les hommes de couleur. Qu'on laisse donc pénétrer le riz de la Chine au risque de ruiner cette culture au Sud qu'importe que nos travailleurs ne puissent plus gagner leur vie; c'est le moindre souci de ces faiseurs emérites.

Une noirceur commune nous a valu de la part d'un représentant de la Caroline du Sud—M. Elliott—un bon mot que nous aurions fort de ne pas relever, car il peint bien l'état actuel des choses et donne une idée très nette, très juste des sentiments qui constituent, à cette heure, le républicanisme américain. Les républicains—s'est écrié M. Elliott—ont choisi pour la Présidence un candidat chinois; il n'est pas étonnant qu'ils cherchent à faire régner, sur notre marché, le riz chinois. En cela ils sont conséquents avec eux-mêmes."

On a presque toujours tort de laisser tomber ces échappées de l'esprit, qui jettent une lumière vive sur une situation et l'esquissent en un mot, en un trait de la plume ou du crayon. C'est la moralité à tirer d'une partie des interminables débats qui traînent, en ce moment, au Congrès. Est-ce que cet amour du chinois, à propos du riz, ne fait pas un digne pendant à celui que l'on professait, il y a quelques années, pour les Hawaïens, à propos du sucre?

Nous pouvons quelque chose pour la cause du Sud, mais nous ne pouvons rien pour le riz. Nous ne pouvons rien pour le riz. Nous ne pouvons rien pour le riz.